

At 5 A.M. the next morning, after some difficulty in procuring a carriage, as most vehicles had been commandeered for the use of the Congress, we started for Valpelline, and then crossed the Col de Fenêtre to Chanrion, where we spent the night in the Club hut. The next day we crossed the Col de Breney, went up the Pigne d'Arolla—whence we enjoyed a splendid view—and descended to Arolla *via* the Pas de Chèvres, below which, at François's challenge, we indulged in a kind of steeple chase, which brought us to the Hôtel du Mont Collon a quarter of an hour before the time at which we had promised to rejoin Anderson and Sylvain—viz. 4 P.M.

I can confidently recommend the Valpelline to members of the Club, for if not absolutely 'hitherto un-Murrayed,' it is still little visited and quite unspoilt.

A LETTER FROM M. T. BOURRIT TO H. B. DE SAUSSURE.

AN extremely interesting document relating to the early history of the Mont Blanc has been discovered recently in Geneva among the papers of Horace Benedict de Saussure. It is in the form of an autograph letter from Marc Théodore Bourrit to the celebrated naturalist, written five days after the former's attempt on the Mont Blanc with Dr. Paccard, on September 15, 1788. The de Saussure family have very kindly allowed me to have a copy made to send to the 'Alpine Journal.' This letter contains many hitherto unpublished details regarding the expedition, which was the first attempt made by amateurs (as distinguished from professional guides) to ascend the great mountain.

A much shorter account of this expedition (in which Dr. Paccard's name is not mentioned) was published in Bourrit's 'Nouvelle Description des Glacières et Glaciers de Savoy' (in 1785, pp. 167, 168), while de Saussure dismissed it in half-a-dozen lines in his 'Voyages dans les Alpes' (1786, vol. iv. p. 393).

It is interesting to compare Bourrit's version with the following note in Dr. Paccard's 'Journal':—'Le 15 environ du mois de septembre 1788, nous sommes partis, Monsieur Bourrit, moi, le meunier,* Marie et Jean-Claude Couttet; nous sommes allés coucher à la Tournelle. . . . Nous n'avons pénétré que jusqu'au glacier très découpé; alors le Mont-Blanc était couvert de nuages. Monsieur Bourrit n'a pas osé mettre les pieds sur la glace.'

This attempt, which in reality was little more than an excursion to the Montage de la Côte, developed in Bourrit's imagination into a perilous undertaking in after years, for in his 'Description des

* 'Le meunier' was, of course, Jean-Baptiste Lombard dit le Grand Jorasse, who was probably a miller by trade. The late Mr. Mathews was obviously mistaken in translating this passage as 'the miller Marie and Jean Claude Couttet,' *Annals of Mont Blanc*, p. 35.

Cols et Passages des Alpes, published twenty years afterwards (vol. i. pp. 62–63) he wrote: 'Ma tentative avec M. Paccard faillit de nous être fatale. Nous arrivâmes sur le sommet de la côte demi-heure avant le coucher du soleil, de sorte qu'il était pleine nuit lorsque nous soupâmes: ensuite nous cherchâmes quelques places de rhododendron pour nous y étendre et passer la nuit: mais jugez de notre effroi lorsque l'aurore nous permit de voir notre situation; nous étions couchés au bord d'un précipice de plusieurs mille pieds au-dessous de nous sur lequel nos jambes pendaient. Le moindre mouvement que nous eussions fait pendant notre sommeil nous précipitait sur le glacier de Tacona. Cet événement s'est si peu effacé de mon souvenir que je n'ai pu me défaire d'une sorte de frémissement qui, dans des moments même de repos, me fait souvent tressaillir comme si je m'y voyais encore exposé.'

As a further commentary on Bourrit's carelessness as an historian it should be noted that, in his '*Itinéraire de Genève, Lausanne et Chamouni*' (1791, p. 232), he mentions this expedition as his *sixth* attempt on the Mont Blanc; and, in the third edition of the same work (1808, p. 171), he says he had *eight* guides.

HENRY F. MONTAGNIER.

De Chamouni: ce 20 septembre 1783.

MONSIEUR,—J'ai eu l'honneur de vous écrire le plan que j'avois formé de concert avec Mr Gosse * pour aller sur le Mont Blanc, Mr Gosse y ayant renoncé, j'ai persisté dans mon dessein. Après notre dernière communion, je suis remonté seul à Chamouni, laissant à Genève un porte manteau où étoient diverses choses nécessaires pour mon entreprise. Arrivé à Chamouni mercredi 10eme j'ai arrangé ce qui la concernoit de concert avec deux des guides qui avoient déjà tenté le Mont-Blanc la St-Jean dernière.† Tout étant prêt, il ne me manquoit que ma valise; je l'ai attendue chaque jour, & son retard m'a fait perdre les plus beaux, qui étoient, samedi, dim. lundi, & mardi. Enfin, elle m'est arrivée mercredi matin, encore m'a-t-il fallu envoyer un exprès à Salenche, qui a marché toute la nuit. Vous savez que je voulois monter par le côté de Bionnassai, un des meilleurs chasseurs de ce pays étoit venu me parler, & je l'avois engagé pour nous conduire par là: Mais le mercredi, jour arrêté pour notre départ, cet homme n'est point venu, de sorte que j'ai été entraîné par nos guides de Chamouni, à prendre la route qu'ils avoient déjà tenue, qui étoit celle de la montagne de la Côte, entre les Glaciers de Taccona & des Bossons. Nous fûmes donc prêts à partir, le grand Jorasse, Marie Couttet, Carrié & son Beau frère—les deux premiers étoient ceux de la dernière tentative: Au moment de notre départ le Médecin Paccard voulut être des nôtres & il me fit plaisir, parce qu'il se

* Henry Albert Gosse was a well-known Genevese chemist and scientific man. 1753–1816. A letter by him on the first passage of the Col du Géant appeared in the *Journal de Genève* of September 15, 1787, and was reprinted in the *Alpine Journal*, vol. ix. p. 86.

† La Saint-Jean—i.e. La fête de Saint Jean de Bergame, July 11.

chargeoit des observations barométriques. Nous voilà donc en marche à trois heures après midi. Nous virons contre Taccona et passons le long de la moraine de ce glacier—au bout d'une heure de marche nous montons la montagne de la Côte par un chemin assez roide & quelques fois mauvais pour qui n'est point accoutumé à gravir les rochers, nous franchîmes les endroits difficiles avant la nuit, et à la hauteur de la montagne nous fîmes halte pour y passer la nuit. Nous pouvions monter encore, mais alors nous aurions été exposé au courant d'air du sommet du Glacier des Bossons : Nous fîmes donc nos lits en deça sur une arête entre les deux Glaciers—nous fîmes du feu avec le bois du Rhododendron, nous étendîmes une grande toile cirée sur le gazon, j'étois habillé d'une robe de chambre, d'une pelisse, ayant un duvet sur mes genoux & mes pieds dans ma valise : à 7 heure & quart il fut nuit, à 9 heures nous soupâmes et nous confiâmes à nos gens le soin d'entretenir le feu qui étoit à nos pieds, nous ne dormîmes presque pas, nôtre sol étoit trop rapide & les places trop étroites mais le ciel étoit beau & cela nous tenoit l'esprit gai—le Baromètre étoit descendu de deux pouces & le thermomètre de Réaumur qui étoit dans le jour au bas de la vallée à 15 degrés descendit jusqu'au 7—et s'y soutint toute la nuit. A deux heures du matin nous fîmes un peu inquiétés, par des brouillards qui venoient du Mont Blanc, puis ils augmentèrent d'épaisseur, la lune cependant nous éclairoit & nous nous mîmes en chemin à quatre heures. Nous montâmes la crête et tournant sur le glacier des Bosson, Nous eûmes la magnifique perspective des Eguilles jusqu'au Col de Balme qui se présentoient d'ici comme des éperons, l'on avoit la vue de la Gemmi, de la Valorsine, des Eguilles rouges, du Buët & dans le fond, toute la vallée de Chamouni :

Mais si ces objets étoient magnifiques le ciel augmentoit nos inquiétudes, il se chargeoit toujours plus, & bientôt les sommets des Eguilles furent sous les nuages. Cependant nous continuâmes à monter & nous arrivâmes à 6 heures sur le haut du Glacier des Bossons, là nous tirâmes à la droite entre les deux Glaciers, droit au dessous du Mont Blanc—les débris par lesquels nous passâmes étoient immenses, presque tous de pierre de corne, mélangés de veine de quartz & par ci par là nous rencontrâmes des blocs non moins immenses de granit pur ; cette partie de notre marche avoit été couverte de neige au voyage de nos guides à la St Jean, mais il n'y en avoit plus—enfin nous arrivâmes au bord de la glace. Je ne pourai jamais vous peindre l'étonnant spectacle de ce glacier et du Mont-Blanc je puis vous assurer n'avoir encore rien vu d'aussi riche en horreurs & en même tems d'aussi magnifique—les neiges qui à la St Jean couvroient en partie les crevasses n'y étant plus, l'on ne voit que des tours, des précipices & des ponts de glace d'une grandeur colossale, et des abîmes que l'œil n'ose sonder. Si près du Mont Blanc rien ne nous en échappoit, nous y admirâmes des bancs ou murs d'une belle glace sillonnés avec une régularité étonnante et revetus de distance en distance par des tours d'une construction vraiment admirable. Mon dessein étoit de ne rien dessiner avant d'être parvenu au plus haut, mais à

cette vue je n'y pu tenir & j'en copiai le tableau. Pendant ce tems, mes guides & le Docteur Paccard nous frayoiient un chemin dans la glace, ils étoient munis d'une hache avec laquelle ils faisoient des escaliers pour monter les pics et descendre ensuite dans les fonds—je les voyois & j'entendois les coups qu'ils donnoient sur leur passage—theurs efforts pour vaincre les difficultés ajoutoiient au spectacle imposant que j'avois sous les yeux. Mais en même tems je voyois que tous ces efforts & nos succès alloient devenir inutiles—le Mont Blanc s'obscurcissant toujours plus & sa somité se couvrant de ténèbres.

Ce fut alors que je criai de ne pas poursuivre, de revenir, que nous allions être atteints du mauvais tems, que je voyois déjà la pluye sur le sommet—je disois vrai & ils cessèrent leurs travaux, la pluye en effet gaignoit à chaque instant & bientôt nous en fumes atteints. Ce moment fut le plus fâcheux que j'eusse encore éprouvé dans les Alpes. A la veille de vaincre les plus grandes difficultés, après une nuit pénible, disposés comme nous l'étions tous à ne pas cesser de monter tant qu'il nous resteroit des forces & nous voir arrêtés par un tel contretems! Notre chagrin fut extrême & je ne fus pas maître de mes larmes: il fallut quitter nos crampons & redescendre par où nous étions montés, il fallu nous contenter des objets que j'avois vus & de trois desseins que j'en remportai—c'étoit une consolation, mais elle étoit bien faible comparée à notre espoir. Aussi dès ce moment je me senti mal, mes jambes s'affaiblirent & je ne descendis que d'un pas mal assuré. Revenus à l'endroit où nous avions passé la nuit nous fumes étonnés en voyant la rapidité de la montagne & les précipices dont nous avions été environnés cette nuit—la crête est si roide, si étroite que nous ne pouvions pas concevoir que nous eussions pu nous y arrêter, mais la nuit l'on ne distingue pas loin de soi & nous passâmes celle là dans une parfaite sécurité.

Nous continuâmes notre marche, en même tems le ciel s'éclaircissoit & le Mont Blanc se fesoit voir, ce qui vint augmenter nos regrets, mais nous observâmes l'orage sur la somité & le vent qui en soulevoit les neiges—cette circonstance servit à nous remettre l'esprit & nous arrivâmes au bas de la vallée sur les deux heures après midi & au bout d'une marche de huit heures.

Tel a été le succès de notre tentative—le Thermomètre étoit au pied du Mont Blanc à 3 degrés sur 0 & au bas de la montagne il fut au 14. J'ignore à présent si je rentreprendrai ce voyage ou si je porterai mes pas du côté de Biannossai—je suis informé que là nous n'aurons qu'une moraine, longue il est vrai, mais qui nous mènera sur l'éguille du Gouté, qui vue depuis Salenche & Genève se présente arrondie et côme le soutien du Mont Blanc. Quant à la saison que nous avons prise, nous sommes tous d'accord qu'elle est la meilleure parce que les neiges ne masquent pas les crevasses & que l'air est pour l'ordinaire moins âpre que dans le mois de Juin & Juillet. Les jours sont plus courts mais nous avons la lune qui éclaire suffisamment à ces grandes hauteurs.

Nous fumes étonnés de sentir un air chaud sur la glace comme si

le soleil y avoit passé la nuit—nous vîmes des avalanches & leur bruit étoit argentin—du pied de la glace j'ai bien observé la marche que nos devanciers de la St Jean ont tenue; c'étoit dans le plus grand des valons du Mont Blanc & il n'est point étonnant que la suffoquation les aye forcé à descendre, s'ils avoient tenu les hauteurs ils auroient respiré le frais. Enfin, cette grande chaleur devoit être diminuée pour nous dans cette saison où le soleil ne darde pas ses rayons aussi longtems.

Je suis avec les sentimens les plus distingués
Monsieur

Votre très humble obeiss^t serviteur
M. T. BOURRIT.

THE EXHIBITION OF ALPINE PAINTINGS.

As the years pass on and the Annual Exhibitions in our Hall succeed one another the public for which they are provided, or at any rate a few critical spirits, are prompted to ask, 'How far do these shows fulfil their purpose?' Before they can give themselves an answer they may, perhaps, pause to enquire what their purpose really is. Are the shows to be looked on simply as adjuncts to tea and talk—under difficulties; as opportunities for amateurs to show an amiable appreciation of each other's endeavours to bring home pleasing reminiscences of their summer holidays? Or are they attempts to draw together the best work of the contemporary artists who are struggling with the problems of Alpine scenery, to record their progress and to encourage their efforts? Are they intended to foster the growth in this country of a school of painters devoted to the portrayal of mountain landscape, and, shall we add, of mountain incident? There seems no reason why the dangers and difficulties of the Alps should be represented only in the illustrated newspapers.

We venture to fancy that the two objects here mentioned have got a little mixed, and that it is possibly in consequence of this uncertainty that the higher aim has not been more effectually attained. We should be glad to see the responsible committee take, by way of experiment, some practical steps that might meet the difficulty, such as, for instance, reserving half the space for painters by profession and hanging the works of each in a separate group. We should be glad also could they endeavour to bring in painters like Professor Holmes and Mr. Albert Goodwin, who have both shown very striking mountain landscapes in London this winter.

The first impression of most visitors to this year's Exhibition was that they found themselves in the presence of a great deal of interesting and highly creditable amateur work, drawings in many instances capable of giving pleasure to others than those to whom they carried a personal or local interest. On a closer inspection they recognised excellent examples of artists of repute. But could we discover any proof of the growth amongst us of a school of